

LIV. III.  
CHAP.  
XXXIV.

celui qui emportoit Eugenie , qui étoit libre , & se faifissant de l'épée de ce fcélerat , il se mit après les raviffeurs malgré le Duc & Dorothee qui le firent suivre par quatre Cavaliers de crainte d'accident ; mais comme il ne fuivoit que fa tête & ses visions , ceux ci qui le perdirent bien-tôt de vue , revinrent fans autre fruit que d'être bien fatiguez.

Cependant le Duc d'Albuquerque & fon épouse restez auprès d'Eugenie , qu'ils ne connoiffoient point , tâchèrent de lui donner du secours , & demandèrent vainement à Gabrielle de Monfalve qui elle étoit. Celle-ci qui croyoit la Comteffe morte , pleuroit , crioit & s'arrachoit les cheveux fans répondre une parole. Le Duc vit bien que le seul parti qu'il y avoit à prendre étoit celui de les porter toutes deux dans son carrosse jusqu'au lieu le plus proche. Il fit prendre Eugenie , & l'y fit mettre la premiere ; Gabrielle la suivit , & le mouvement du carrosse agitant la Comteffe qui étoit couchée en travers , la fit revenir à elle ; les signes de vie qu'elle donna calmèrent la douleur de Gabrielle , & ce fut dans ce moment qu'ils arrivèrent à l'hôtellerie où ils crioient tous à pleine tête pour avoir une chambre , & par leur bruit interrompirent la narration de la Françoise. Le Duc d'Albuquerque auroit bien été chez Valerio qu'il connoiffoit particulièrement , s'il avoit fçu que c'étoit son épouse qu'il avoit avec lui ,

mais n'en sçachant encore rien, & l'hôtel-lerie étant plus proche que son château, il trouva plus à propos d'y aller, tant pour le prompt secours dont cette Comtesse pouvoit avoir besoin, que pour ne point incommoder un de ses amis, dont il sçavoit déjà l'avanture.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

---

### CHAPITRE XXXV.

*Du tour ridicule & malin que fit Parafaragaramus au Chevalier Sancho, & des événemens tristes qui le suivirent.*

Nous retrouverons Don Quichotte dans peu de tems; laissons le courir la forêt sans fruit, il n'y fera rien qui mérite notre attention. Il n'en est pas de même du Chevalier Sancho Pança. Nous l'avons laissé qui écoutoit l'histoire de Sainville, & il n'y a pas un Lecteur qui ne s'imagine qu'il n'en avoit pas perdu un mot. Le Lecteur se trompe cependant. La Françoisise parloit François, & Sancho ne le sçavoit pas: il douta quelque tems s'il étoit effectivement Chevalier, parce qu'il n'entendoit pas ce que disoit la Françoisise, & qu'il avoit ouï dire à son Maître, que les Chevaliers errans entendoient toutes sortes de Langues: pour résoudre ce doute, il consulta la bouteille dont le glou glou mit fin à son inquiétude;

LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

il étoit assis sur une chaise fort haute ; il s'endormit la tête & les bras appuyez sur la table. Parafaragaramus qui n'avoit point dormi, & avoit toujours écouté lorsque la Françoisse fut interrompue, se tourna du côté de Sancho, & voyant sa belle posture, il lui prit envie de lui jouer uné piéce. Il perça la table ; & avec des cordes qu'il passa dans les trous il attacha les bras & le corps de Sancho ; en un mot il le mit comme dans un travail où il ne pouvoit se donner le moindre mouvement ; il lui attacha aussi les pieds ; & ne croyant pas qu'il y eût personne dans l'hôtellerie à qui il dû du respect, ni avec qui il fut obligé de garder des mesures, il retira le siége sur lequel Sancho étoit assis, & lui mit à l'air le même endroit où il avoit reçu les dragées, & il faut observer que le Chevalier tournoit directement le dos à la porte de la chambre : il ne s'étoit point encore éveillé ; mais la posture contrainte où il étoit, ne portant que sur ses cordes, dissipa bien-tôt son sommeil.

Le faux enchanteur trouva en sortant de cette chambre ce qu'il ne cherchoit pas ; ce fut Gabrielle de Monsalve qui le reconnut, parce qu'elle sçavoit le déguisement. Elle lui dit une partie de ce qui leur étoit arrivé, & qu'Eugenie étoit dans l'hôtellerie. Il jeta au plus vite son masque, ses armes & sa mandille, & entra dans la chambre où étoit

sa Maîtresse bien fâché de la voir dans un lieu si indigne d'elle, & du sujet qui l'y avoit fait venir. Le Duc & la Duchesse d'Albuquerque, qui sçavoient pour lors qu'elle étoit, ne l'avoient point quittée, & la joye où elle étoit elle-même d'être échapée à son beau-frère, & de se voir en sûreté, l'ayant tout-à-fait remise, elle alloit monter dans le carrosse de Don Fernand avec Dorothee & Gabrielle pour retourner chez elle, lorsqu'en descendant de la chambre où on l'avoit portée, & passant devant celle où étoit Sancho, elle entendit sa voix. Elle poussa la porte, & la premiere chose qu'elle vit fut le Chevalier Sancho dans l'état où l'enchantement l'avoit mis; malgré toute sa modestie elle ne put s'empêcher d'en rire; le Duc qui lui donnoit la main, Dorothee & Gabrielle qui les suivoient, & qui eurent la même vision, en rirent aussi à gorge déployée: l'Officier étoit sur les épines dans la crainte que le scandale ne lui fît des affaires; mais voyant que tout le monde en rioit, il en rit aussi, & courut détacher le patient qui suoit à grosses gouttes. Eh Monsieur le Chevalier, qui vous a mis-là, lui dit-il? Ma foi, répondit Sancho, je m'y suis mis moi-même; mais c'est ce diable de Parafaragaramus qui m'y a attaché par enchantement, car je n'en ai rien senti. Et où est-il, demanda l'Officier? Il faut, repliqua Sancho, qu'il soit retourné en Enfer: mais patience,

LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

rira bien qui rira le dernier : le faux glouton m'en a donné d'une, ajouta-t-il, mais je lui en rendrai d'une autre. Ah ! Monsieur le Chevalier, reprit l'Officier, Parafaragaramus est de nos amis ; vous l'avez pris pour un autre ou quelque autre à pris son nom.

Pendant ce beau dialogue Sancho fut délié, & se trouvant en liberté il descendit aussi-tôt, & trouva Dorothée & Eugénie. Celle-ci lui fit la guerre d'être dans un cabaret au lieu de signaler sa valeur, & lui reprocha qu'il n'étoit pas de parole. Ah, pardi Madame, lui répondit Sancho, nous voilà bien dedans. Ne voyez-vous pas bien que ce maudit Parafaragaramus, jaloux de l'honneur que j'aurois gagné, & vous aussi, m'a lâché un démon qui m'a fait déjeûner par enchantement ; & de peur que je ne le battisse bien, pour sa récompense, il m'a emmené dans l'endroit où vous m'avez vû, où il m'a endormi & lié ; mais patience, tout vient à point à qui peut attendre.

Sancho auroit plus long-tems continué ses extravagances, s'il n'eût été interrompu par une Demoiselle qui étoit la même qui avoit commencé l'histoire de Sainville, laquelle ayant appris la qualité du Duc d'Albuquerque, son crédit & la figure qu'il faisoit en Espagne, le vint aborder fort civilement, & lui demanda sa protection pour deux Dames Françaises, & pour un Gentilhomme qui en avoient besoin. Le Duc la

reçut fort civilement ; & ayant appris que ces Dames & le Gentryhomme dont il étoit question avoient été attaquez le matin dans la forêt par des voleurs , Eugenie qui ne douta point que ce ne fût encore un coup de son beau-frère , comme en effet c'en étoit un , se crut obligée de lui offrir un asyle dans son château , tant pour elle que pour sa compagnie ; ce que la Françoisse ayant accepté , alla prendre ses Dames , qui étoient la Marquise Sylvie , & sa tante , & le blessé qui étoit Sainville ; & tous quatre s'étant mis dans le carrosse qui les avoit amenez , & la Demoiselle qui avoit parlé , & deux filles de chambre étant montées en croupe derriere des Cavaliers , ils suivirent le Duc d'Albuquerque qui prenoit le chemin du château de Valerio.

Comme ils fortoient de l'hôtellerie , on y apportoit un homme mourant que Sylvie n'eut pas plutôt regardé , qu'elle fit un grand cri , qui obligea le Duc d'Albuquerque à faire arrêter. Cet homme qu'on apportoit tendoit foiblement les bras à Sylvie : Je ne suis plus votre ennemi , Madame , lui dit-il , d'une voix mourante , & en même tems tomba en foiblesse. La Comtesse Eugenie ayant appris que ce blessé étoit l'époux de cette Dame Françoisse , lui fit aussi prendre le chemin du château , où nous les laisserons aller pour retourner à Don Pedre que nous avons laissé aux mains avec le valet de Deshayes.

liv. III.  
CHAP.  
XXXV.

Ce valet étoit un Officier déguisé qui aimoit Sylvie depuis long-tems, & qui croyant comme beaucoup d'autres, que Sainville l'avoit enlevée, s'étoit mis avec Deshayes pour courir après, dans la résolution de venger sur son rival son amour méprisé, & pourtant de sauver la vie de sa Maîtresse en la dérochant à la rage de son mari qui étoit parti dans la résolution de la poignarder par-tout où il pourroit la trouver. Dans ce dessein il avoit suivi Deshayes, à qui il s'étoit fait présenter comme un valet fidèle, brave & bon poffillon : il avoit défendu sa vie, non pas par amitié pour lui, mais parce qu'il s'étoit figuré que c'étoit Sainville qui lui avoit fait dresser cette partie, & qui avoit voulu le faire assassiner pour posséder ensuite sa veuve sans crainte & sans traverser. Cette pensée lui étoit tout-à-fait entrée dans l'esprit, & elle étoit d'autant mieux fondée, que ces assassins n'avoient point demandé la bourse, & avoient tout d'un coup attaqué la vie ; il crut même que Don Pedre étoit Sainville qui s'étoit déguisé, & cela avoit été cause que sans s'amuser à courir après les ravisseurs d'Eugenie, il s'étoit opiniâtement attaché à lui.

Don Quichotte les avoit laissez aux mains ensemble, & n'étant plus que seul à seul, ils avoient fait voir toute la valeur, ou plutôt toute la fureur dont sont capables des gens possédez par la jalousie, l'amour, le

désespoir & la haine. Cet Officier n'étoit pas bien monté; & voyant que son cheval ne pouvoit pas tenir tête à celui de son ennemi qui étoit un fort Andalour, il avoit commencé avant que de s'attacher au Maître par porter au cheval deux grands coups d'épée dans les flancs. Tant que cet animal avoit eu de la force, il avoit fort bien fécondé Don Pedre; mais son sang étant épuisé, les forces lui manquèrent tout d'un coup, & il tomba sur le nez. Le François mit aussi-tôt pied à terre dans le dessein d'égorger son ennemi; mais l'Espagnol se releva, & ils continuèrent à pied leur combat qui fut fort opiniâtre. Cependant comme le François étoit plus adroit que Don Pedre, celui-ci vit bien-tôt son sang couler, ce qui ayant achevé de le mettre en fureur il se lança à corps perdu sur le François; mais malheureusement pour lui, qu'il s'enferra de lui-même, & tomba roide mort; le François le démasqua & voyant que ce n'étoit pas Sainville, il crut pour lors que ce n'étoit qu'un voleur, & le laissa là.

Il revint au même endroit où il avoit laissé Deshayes qu'il trouva nageant dans son sang; il l'étancha le mieux qu'il put, & à force d'appeller au secours, il fut entendu de l'hôtellerie, & ceux qui y allèrent l'y portèrent, lorsqu'il fut reconnu par Sylvie qui en fortoit, & qui suivoit le Duc d'Albuquerque pour aller au château du Comte Valerio.

LVI. III.  
CHAP.  
XXXV.



LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

Lorsqu'ils y arrivèrent , ils le trouvèrent éveillé , fort en peine de son épouse qu'il avoit envoyé chercher de tous côtez : comme elle s'en étoit doutée, elle avoit concerté sur le chemin avec le Duc d'Albuquerque & Dorothee ce qu'ils lui diroient pour ne point le chagriner en lui racontant la mauvaise action de son frère , ce qui auroit encore nui à sa fanté , & c'étoit pour tenir ce petit conseil qu'elle avoit empêché le Duc d'offrir une place dans son carrosse à la Demoiselle Françoisé , qui lui avoit demandé sa protection , comme la civilité sembloit le demander ; ainsi étant prêts à répondre , ils lui dirent qu'ils s'étoient amusez à voir le Chevalier Sancho en sentinelle , & prêt d'en venir aux coups avec le faux Parafaramus. Valerio ne les écouta presque pas , tant il eut de joye de voir chez lui le Duc d'Albuquerque & son épouse ; il les combla de civilité , & ils y répondirent en gens de qualité Espagnols , c'est-à-dire , le mieux du monde. On l'informa ensuite des désordres que les voleurs faisoient autour de chez lui ; à quoi Eugénie ajouta qu'elle avoit donné retraite dans son château à des gens qui avoient été fort maltraitez. Le Duc lui dit que c'étoit des François & des Françoises qui paroissoient gens de qualité , & que s'il avoit été proche de chez lui , il eût évité toute l'incommodité qu'il en pouvoit recevoir , en les conduisant dans quelque en-

droit qui lui appartient. Valerio lui répondit qu'il lui avoit fait plaisir , & qu'étant une fois prisonnier des François , il en avoit reçu un traitement si généreux & si honnête , qu'il ne souhaitoit rien plus ardemment que de pouvoir s'en ressentir avec honneur. Il ajouta que s'il étoit en état de sortir de sa chambre il iroit les voir & les assurer qu'ils étoient absolument les Maîtres chez lui , & en même tems pria la Comtesse d'aller donner ses ordres pour que rien ne leur manquât.

Cette Dame y avoit pourvû en entrant chez elle : elle avoit ordonné à son Officier de donner des chambres propres aux Dames & aux hommes , & avoit envoyé chercher le Chirurgien qui avoit soin de son époux pour visiter les blessures de Deshayes & de Sainville ; si bien que lorsqu'elle y retourna le Chirurgien étoit à travailler. On les avoit mis dans des chambres différentes , & Deshayes ne sçut point que Sainville fut dans le même château que lui. Il fut visité le premier comme le plus malade , & le Chirurgien ayant eu ordre de venir rapporter au Comte & à la Comtesse l'état de la santé de leurs hôtes , il vint leur dire que Sainville étoit , comme Valerio , sans aucun danger pour la vie , & uniquement épuisé par la perte du sang ; mais que pour Deshayes il avoit plus besoin d'un Confesseur que de tout autre secours , & que c'étoit sûrement

LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

un homme mort dans vingt quatre heures au plus tard ; ce fut aussi le sentiment du vieillard qui avoit le premier pansé Valerio chez les chevriers. Ce rapport donna occasion de parler des bandits, & Valerio qui ignoroit la vie que ses frères avoient menée, regrettoit sa santé qui ne lui permettoit pas de nettoyer son voisinage de tant de brigands qui y faisoient de si grands désordres.

Le Duc & la Comtesse pour ne rien dire qui donnât matiere aux soupçons, parlèrent de Sancho Pança, & dirent enfin au Comte ce qui lui étoit arrivé dans l'hôtellerie : Il en rit autant que ses blessures le lui purent permettre. De lui, on tomba sur Don Quichotte qu'on dit n'avoir point été vû de la journée. Valerio l'envoya chercher, & on le ramena fort tard sans qu'il eût rien trouvé de ce qu'il avoit cherché. Comme excepté ses visions sur la Chevalerie errante, il n'y avoit guères d'homme au monde de meilleur sens, ni plus discret que lui, Eugenie lui fit confiance de tout ce qui regardoit Don Pedre & elle, & le pria de n'en pas plus parler à son époux qu'il avoit parlé d'Octavio, parce que cela augmenteroit sa maladie par le chagrin qu'il en auroit ; Don Quichotte le promit, & l'heure de souper étant venue, Eugenie fit mettre la table auprès du lit de son époux, & alla querir les belles Françoises ses hôtes ; mais Sylvie qui fondoit en larmes, la pria

de l'excuser lui disant que ses malheurs ne lui laissoient que la mort à souhaiter ; la Marquise pria Eugenie de souffrir qu'elle tint compagnie à Sainville, & la tante de Sylvie lui fit trouver bon qu'elle tint compagnie à sa nièce ; de sorte qu'il ne vint avec la Comtesse, que la même Demoiselle Françoisse qui avoit demandé au Duc d'Albuquerque sa protection. Comme les différens sentimens ne permettoient pas que les esprits fussent portez à la joye, on ne fit point prier Sancho de venir souper, & il resta avec l'Officier dont les civilitez bachiques lui plaisoient plus que la meilleure compagnie, outre que n'ayant pas tout à fait tenu parole à la Comtesse, & se souvenant bien de l'état où elle l'avoit vû dans l'hôtellerie, il ne cherchoit pas à se présenter à ses yeux.

Le souper ne fut pourtant pas triste ; Eugenie se contraignit pour ne donner aucun soupçon à son époux ; le Duc & la Duchesse d'Albuquerque tâchèrent d'y inspirer la joye, ou du moins d'en bannir la mélancolie. Don Quichotte, dont l'excès de fureur étoit tout à fait passé, y fit la figure d'un honnête homme ; & la Françoisse s'y fit regarder non seulement comme une belle personne ; mais comme une fille de qualité fort spirituelle & bien élevée. Elle ignoroit la part que le frère du Comte avoit dans ce qui étoit arrivé : c'est ce qui fit qu'elle

LIV. III.  
CHAP.  
XXXV.

s'emporta un peu contre la mauvaise police d'Espagne pour la sûreté publique; à cela près elle plut à tout le monde: on parla des gens avec qui elle étoit: on la pria de dire par quelle aventure tant de François se trouvoient en Espagne en même tems. Elle s'en fit d'autant moins prier qu'elle vit bien que c'étoit une nécessité d'instruire ses auditeurs pour attirer leur protection; & qu'outre cela la situation où les François & les Françaises se trouvoient, ne permettoit pas qu'on cachât rien, ainsi elle recommença l'histoire de Sylvie & de Sainville comme elle l'avoit été interrompue, elle poursuivit en ces termes, en faisant parler Sainville en personne.

---

## CHAPITRE XXXVI.

*Suite de l'histoire de Sylvie & de Sainville.*

Suite de  
l'histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

J'EN suis resté sur une partie de jeu, qui, comme je vous ai dit, Madame, ne nous servoit que de prétexte: cette amie qui jouoit avec nous, ne nous étoit point suspecte, parce qu'outre qu'elle sçavoit les termes où nous en étions Sylvie & moi, c'étoit la même Phenice, dont elle ne se défioit pas. Nous jouyons fort tranquillement, en effet, nous ne regardions notre jeu que comme notre rendez-vous, n'y ayant d'autre appli-

application que celle de nous parler des yeux, & d'y remarquer toute la tendresse que nous avons l'un pour l'autre. Nous nous dîmes adieu Sylvie & moi avec les plus tendres transports qui se puissent jamais ressentir: car, Madame, il faut enfin vous avouer tout, puisque vous m'avez défendu de vous rien déguiser, j'aimois Sylvie plus encore que je ne m'en croyois aimé; elle m'avoit fait connoître que son plus ardent souhait étoit de passer sa vie avec moi, & que je ne la désobligerois pas d'en faire la proposition à sa mère. Je vous ai dit, Madame, que le parti étoit très-avantageux; ainsi voyant ma fortune tout-à-fait d'accord avec mon cœur, j'étois dans un ravissement que je ne comprenois pas moi-même, & qui me mettoit hors de moi.

Nous avions quitté le jeu en même tems que les autres, & en partant je demandai à Sylvie un moment d'entretien particulier, afin de prendre ensemble des mesures justes pour faire en sorte que sa mère consentit à me rendre heureux; & pour cela je la priaï de me permettre de venir chez elle avant l'heure du jeu, & de se trouver seule dans son cabinet, où je me rendrois; elle me le promit, avec une petite rougeur qui acheva de me charmer.

J'avois trop d'impatience pour y manquer. A peine eus-je dîné le lendemain, que j'allai à mon rendez-vous. Je trouvai Sylvie

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

L. IV. III.

CHAP.  
XXXVI.Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

à son claveffin : figurez-vous tout ce que peuvent se dire deux personnes qui s'aiment, & qui n'ont point de tems à perdre. Je l'aimois trop pour lui manquer de respect; en effet, on en conserve beaucoup plus pour une personne qu'on veut épouser, que pour une autre; outre que je craignois de lui déplaire par un emportement que je me figurais qu'elle interpréteroit mal. Nous nous dîmes cependant tout ce qu'on peut se dire pour s'affûrer l'un & l'autre d'un amour réciproque & éternel, & nous nous fîmes toutes les caresses innocentes qui peuvent accompagner ces sortes d'affurances. Elle me rassura contre la peur que j'avois de l'avarice de sa mère, & me jura de n'être jamais qu'à moi. J'étois à ses pieds, & ne me relevai qu'au bruit que j'entendis dans la chambre; elle m'embrassa, & m'ordonna de rester, ne voulant pas que l'on me vît sortir de son cabinet avec elle, après y avoir été si long-tems seul à seul. Je fis ce qu'elle voulut, & un moment après être sortie, elle revint, & m'ayant dit de revenir le lendemain prendre une lettre qu'elle laisseroit pour moi sous la houffe du dernier siège de la sale du côté du miroir, elle me fit sortir de son cabinet par l'entresole où couchoit sa femme de chambre, qui répondoit sur le grand escahier.

J'étois dans un tel transport de joye, que je craignis qu'on n'en découvrit l'excès, &

de peur qu'il ne parût, je n'entrai point dans l'appartement où il y avoit du monde; je me retirai chez moi l'esprit rempli de mille idées agréables; j'y passai le reste de la journée & toute la nuit entière à rêver à mon bonheur, qui ne fût pas de longue durée.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.  
Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

J'allai le lendemain chez Sylvie pour prendre la lettre qu'elle avoit promis de m'écrire; sa mère ni elle n'étoient point au logis: elles étoient allées dîner & passer l'après midi chez cette Dame dont je vous ai parlé, où elles alloient très-souvent. Au lieu d'une lettre que j'espérois, je ne trouvai qu'un billet de deux lignes, qu'elle m'écrivoit pour me faire excuse de ne m'avoir point tenu parole, sa mère ne l'ayant point quittée. Je ne m'en mis plus en peine, & la remerciai dans mon cœur de m'avoir du moins tiré d'inquiétude.

Je retournai chez elle le lendemain, & trois autres jours de suite, sans pouvoir lui parler, parce qu'on me dit qu'elle étoit malade; mais je restai dans la dernière surprise, lorsque j'appris qu'elle n'étoit indisposée que pour moi. Je la vis enfin quelques jours après dans l'appartement de sa mère, où l'on jouoit, mais elle ne fit pas semblant de me voir; je la saluai néanmoins, & tâchai de lui dire un mot en particulier; mais bien-loin de vouloir concerter avec moi, elle me rebuta par des airs de mépris



LIV. III.  
 CHAP.  
 XXXVI.  
 Suite de  
 l'Histoire de  
 Sainville &  
 de Sylvie.

ausquels je n'étois point fait. Elle fit plus; je m'aperçûs qu'elle se faisoit un plaisir de caresser Deshayes, & de lui faire des avances à mes yeux. Il me parut que ma présence ajoutoit un nouveau lustre au sacrifice, & ne voyant-là que des objets chagrins, je n'en soutins pas long-tems la vûe; je pris le parti de me retirer, bien en peine de ce qui pouvoit causer un si prompt changement. Je lui écrivis plusieurs fois; elle me renvoya mes lettres cachetées sans les lire. J'allai trouver Phenice, pour sçavoir d'elle en quoi j'avois offensé son amie. Elle ne put, ou plutôt elle ne voulut me rien dire, & me promit seulement de s'en expliquer avec elle. J'y retournai pour sçavoir ce qu'elle en auroit pû apprendre; elle me dit que Sylvie n'avoit jamais voulu s'expliquer sur ce qui me regardoit, & qu'elle lui avoit fait promettre de ne lui jamais parler de moi. J'appris de tous côtez que partout où elle se trouvoit avec sa mère & ses tantes, elle me déchiroit, & disoit de moi tout ce qu'on peut dire d'un fourbe & d'un très mal honnête homme. Je n'en fus point surpris pour ce qui étoit de ses tantes, mais il n'en fut pas de même d'elle, dont le procédé me déconcerta. Enfin j'appris du bruit commun qu'elle alloit épouser Deshayes, & que le contrat de mariage étoit signé.

Vous avoueraï-je tout mon foible pour cette fille? j'en fus au désespoir: je me fi-

gurai qu'on l'avoit enforcélée ; je la plainis de son aveuglement : je me persuadai qu'on la trompoit : l'amour que j'avois pour elle la justifioit encore dans mon cœur : je redoublai tous mes efforts pour la défabuser, & pour avoir un éclaircissement avec elle, j'épuisai inutilement mon imagination : je tentai toutes sortes de moyens, mais son obstination fut plus forte que mes soins : elle ne voulut jamais entendre parler de moi, ni lire mes lettres. Je n'avois plus d'autre moyen pour empêcher ce fatal mariage, que d'en venir aux mains avec Deshayes : j'en cherchai les occasions : je ne sçai s'il s'en douta, mais il me fut impossible de le rencontrer dans un lieu commode. Enfin le chagrin, la fatigue, & sur tout mon désespoir, me firent effectivement tomber malade.

Ma maladie fut longue, & l'abattement où elle me mit ayant temperé les ardeurs de ma rage, j'appris sans désespoir, mais avec beaucoup de surprise & de douleur, qu'elle avoit épousé Deshayes. J'accusai son inconstance ; je me persuadai qu'elle ne m'avoit jamais aimé, & que l'amour que j'avois cru qu'elle avoit pour moi, n'étoit qu'un de ces feux passagers si communs aux jeunes gens. Je crus que c'étoit un assez grand malheur pour elle d'avoir épousé Deshayes, pour me croire encore trop vengé de son infidélité, ainsi je bornai toute

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

ma vengeance à les laisser vivre ensemble, à les mépriser également tous deux, & surtout à ne lui parler de ma vie.

Cette résolution rétablit ma fanté. Je fortis environ un mois après leur mariage, & par cas fortuit, j'allai me promener à Luxembourg, où elle se trouva aussi. Je m'aperçus qu'elle me regardoit avec attention, & même avec des yeux humides; elle me parut fort changée & son tein extrêmement terni. Phenice étoit avec elle. Je ne sçai si l'amour propre me fit voir les objets autrement qu'ils n'étoient, mais je crus m'apercevoir qu'elles auroient souhaité me parler: je ne fis pas semblant de la voir, & je revins chez moi agité de mille différentes pensées. Depuis cetems-là, c'est-à-dire, depuis environ trois mois que Deshayes étoit allé à la campagne, ou qu'elle étoit maîtresse d'elle-même, elle est venue dans tous les lieux où elle sçait que je vais d'ordinaire: elle a toujours tâché de me parler, & je l'ai toujours évitée avec soin, sans affectation pourtant, & sans incivilité. Enfin au retour de son mari, depuis environ un mois, elle s'est séparée d'avec lui, & leur divorce, dont la cause m'est inconnue, fait un fort grand éclat dans le monde: & pour accomplir votre souhait, Madame, je vous dirai que c'est elle que j'ai sauvée, & à qui vous avez donné retraite, & que c'est son mari qui vouloit la faire enlever, à ce que la

Roque m'a dit en mourant. Je n'ai pû me dispenser de lui parler chez vous : il m'a paru qu'elle se repent du change, du moins elle m'a assuré qu'elle m'a toujours aimé, & qu'elle avoit été surprise par des impostures effroyables : je les ignore, mais mon indignation pour elle est trop bien fondée pour renouer jamais aucun commerce avec elle. Voilà, Madame, ce que vous avez voulu sçavoir de moi, & je sçai bien encore que vous seule pouvez me convaincre qu'il y a dans le monde des femmes sans foiblesses.

Je vous plains, mon pauvre Sainville, lui dit obligeamment la Marquise après qu'il eût fini, & je vous plains d'autant plus que je vois bien que vous l'aimez encore. Je ne sçai si c'est la seule curiosité qui m'occupe, ou si c'est l'intérêt que je prens dans votre commun malheur, mais il me semble que vous auriez dû vous instruire avec elle des impostures qu'elle dit vous avoir été faites, quand ce ne seroit qu'afin de prendre des mesures pour l'avenir : car je suis fort trompée si l'avanture n'est poussée plus avant, & elle ne me paroît pas aux termes d'en demeurer où elle en est. Je le crains comme vous, lui répondit tristement Sainville. Deshayes sçait que je l'ai aimée, & que je ne lui étois pas indifférent ; il aura sçu que c'est moi qui l'ai arrachée de ses mains, & cela aura redoublé son acharnement contre elle. Je vous avoue que quoiqu'elle n'ait que ce

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

qu'elle mérite, je ne laisse pas d'être sensiblement touché de son infortune, & que je voudrois la voir plus heureuse. Elle sçait vivre, reprit la Marquise, & je ne doute pas qu'elle ne me rende visite, quand ce ne seroit que pour me remercier de la retraite que je lui ai donnée. Lorsqu'elle sera ici, je l'obligerai à me parler de vous à fond, & je ne crois pas qu'elle me refuse de s'expliquer, sur-tout après m'avoir dit qu'elle avoit mille choses à m'apprendre, qui ne peuvent, ou je serois trompée, regarder que vous, & je vous promets de vous redire tout ce qu'elle m'aura dit. Jusqu'à ce tems-là ne vous chagrinez point, songez que j'ai besoin de vous, & que votre tranquillité d'esprit m'est absolument nécessaire dans l'état où je suis.

Deux jours après cette conversation Sylvie vint chez la Marquise, où étoit Sainville, & qui en sortit après quelques civilités. La Marquise vouloit le rappeler, mais Sylvie ne fit voir aucun dessein de le retenir; la Marquise ne s'obstina pas à le faire revenir, voyant d'ailleurs que sa personne donnoit de la confusion à Sylvie, qui étoit toute défaite. Elle lui fit donner un fauteuil, & la laissa remettre de son trouble. Après quelques momens de silence, Sylvie prit la parole la première. Elle remercia la Marquise des bontés qu'elle avoit eues pour elle, & celle-ci qui avoit son dessein, fit in-  
sen-

fenfiblement tomber la converſation ſur Sainville, & la pria de ſe ſouvenir de la parole qu'elle lui avoit donnée.

Les larmes vinrent aux yeux de Sylvie, & quoiqu'elle ne fût venue que dans le deſſein de décharger ſon cœur, elle parut tout à-coup dans un état digne de pitié. La Marquiſe la conſola du mieux qu'elle put. Le coup eſt-là, Madame, lui dit Sylvie, en mettant la main à l'endroit du cœur, mais du moins avant que de mourir, aurai je la triſte ſatisfaction d'inspirer à Sainville autant de pitié que de haine. Il ne vous hait point, Madame, lui dit la Marquiſe. Quand il me haïroit, Madame, reprit triſtement Sylvie, ſa haine m'eſt trop dûe pour m'en plaindre; mais je puis dire qu'il y a dans mon procédé pour lui plus de foibleſſe que d'inconſtance & de malice; on a ſurpris ma jeuneſſe, on m'a inspiré une fierté hors de ſaiſon; & de la plus heureuſe de toutes les femmes que je ſerois à preſent, ſi j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, on m'en a rendue la plus infortunée. Je vais, Madame, vous inſtruire de tout. L'eſtime que Sainville a pour vous, m'eſt un garant certain du ſecret que je vous demande pour tout autre que pour lui, & vous ne lui direz que ce que vous jugerez à propos qu'il ſçache de ce que vous allez apprendre. Je ne me ſuis point empreſſée de le retenir, parce que ſa préſence m'auroit gênée dans

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

ce que j'ai deſſein de vous dire, & qu'il m'a ſemblé qu'en n'avouant mes foibleſſes qu'à une perſonne de mon ſexe, elle aura plus d'indulgence pour tous mes égaremens, & moi plus de liberté & moins de confuſion à les expliquer.

Après un moment de ſilence elle reprit la parole en ces termes: Si jeune que j'ai été, j'ai aimé Sainville, & à peine me ſuis-je connue, que j'ai connu que je l'aimois plus que moi-même. J'ai été fort long-tems à lui faire des avances inutiles; il ne les interprétoit que comme des marques d'une amitié d'enfant. J'obligeois ma mère d'aller nous promener par-tout où je ſçavois qu'il alloit, & d'aller jouer chez les gens où je ſçavois que nous le trouverions; je l'y voyois avec plaſir, & quoiqu'il ne jouât ſeulement qu'un fort petit jeu, je prenois part à ſes pertes, & le gain qu'il faiſoit me réjouiſſoit.

Je ſçai, interrompit la Marquiſe, tout ce qui vous eſt arrivé à l'un & à l'autre juſqu'au jour que vous lui donnâtes rendez-vous dans votre cabinet, & que vous promîtes de lui écrire: je ſçai qu'il ne trouva pas votre lettre, mais ſeulement un billet, qui l'inſtruiſoit que vous n'aviez pas pû lui tenir parole, & qu'après cela vous ne voulûtes plus du tout entendre parler de lui, & que peu de tems après, vous épouſâtes

Monsieur Deshayes : & ce n'est que depuis deux jours qu'il m'en a fait le récit.

Il ne pouvoit pas vous en dire davantage, Madame, reprit Sylvie, lui-même ignore encore les fourberies qu'on nous a faites, & qui nous ont séparés. Je ne sçai, continua-t-elle, s'il vous a dit que dans cette conversation nous nous dûmes tout ce qu'on peut se dire d'engageant l'un l'autre : mais quoique je me fusse expliquée plus que je ne devois, il ne me parut pas lui en avoir assez dit. Il est vrai que je me sentoiss une espèce de confusion de lui dire de bouche ce que je voulois qu'il sçût, & étant persuadée que le papier ne rougissoit pas, je me fis un vrai plaisir de lui écrire, pour lui découvrir tout mon cœur. Je n'eus pas le front de lui donner ma lettre en main propre, la honte m'en empêcha, & je me contentai de lui indiquer l'endroit où il la trouveroit le lendemain. Je l'y mis en effet, mais elle fut prise par une autre main que la sienne ; & le billet qu'il trouva n'étoit qu'un billet supposé qu'il ne put pas reconnoître, parce qu'outre que je ne lui avois jamais écrit, il ne connoissoit point mon écriture, n'en ayant jamais vû.

Puisque c'est cette fatale lettre qui a causé tous mes malheurs, il faut, Madame, que vous sçachiez ce qu'elle contenoit, afin que vous connoissiez parfaitement le désespoir où je devois être lorsque je crus qu'elle a-

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.



LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

voit été sacrifiée. Pardonnez à ma jeunesse & à mon amour pour Sainville, la force des expressions; mais plus elles sont vives, plus vous pénétrerez au fond de mon cœur. En voici une copie qui m'a été remise en main, & que je vous supplie de lire. La Marquise la prit, & lut.

L E T T R E.

**V**OUS avez eu raison de me dire qu'il n'y a point de plaisir plus sensible dans le monde, que celui que goûtent deux cœurs unis. Vous ne sçauriez concevoir la vivacité des transports agréables qui m'agitent depuis que vous m'avez persuadée que vous êtes tout à moi. Je le souhaite trop pour vouloir en douter; cette incertitude me donneroit la mort. Je crois votre tendresse pour moi telle que vous me l'avez figurée, & quoique j'aye fait les premières démarches de notre intelligence, je ne m'en repens point; au contraire, je me fais un plaisir en moi même de ne devoir votre cœur qu'à mes soins. Il me semble que sur ce pied, il doit être plus à moi, parce qu'outre le droit de tendresse que j'ai sur lui, j'ai encore celui de conquête. Mais, mon cher Amant, mettez tout en œuvre pour achever d'unir deux cœurs qu'un penchant réciproque a déjà joints; adressez vous à Madame . . . . elle peut tout sur l'esprit de ma mère, elle m'aime, & vous estime infiniment. Si vous pouvez la mettre dans nos intérêts, vous pouvez être sûr de

voire conquête. Je ferai de mon côté tout ce qui me sera possible ; vous êtes trop honnête homme pour exiger de moi quelque démarche contraire à ce que je me dois à moi même ; à cela près soyez certain que rien ne me sera impossible pour être à vous, ou du moins pour n'être de ma vie à qui que ce soit. Adieu, pressez le tems le plus que vous pourrez, & soyez bien persuadé qu'en avançant votre bonheur, si comme vous me l'avez juré, vous l'attachez à ma personne, vous avancerez aussi celui de

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

SYLVIE.

Vous voyez, Madame, repartit Sylvie, après que la Marquise eut lû, qu'il m'étoit impossible d'écrire en termes plus forts : cependant il est vrai que si j'en avois sçu de plus expreffifs, je m'en ferois servie sans scrupule. Mais, Madame, comme il vous est sans doute impossible de concevoir que le cœur d'une jeune fille puisse être rempli de tant d'amour, il vous est aussi impossible de concevoir le désespoir dont je fus faisie le lendemain, lorsque cette même lettre me fut rendue par une femme qui m'assura que Sainville la lui avoit sacrifiée.

Cette femme étoit la Baronne de .... dont l'histoire a depuis peu fait trop de bruit dans le monde pour être ignorée de vous : mais il n'est pas encore tems de vous dire la part que je fus obligée de prendre dans

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

une des dernières aventures de sa vie. Sainville a dû vous parler d'elle comme d'une femme qu'on croyoit en intrigue avec Deshayes.

Dès le lendemain que Sainville avoit dû recevoir cette lettre, la Baronne entra dans ma chambre, où je feignois d'être malade, pour m'épargner la honte de paroître si-tôt devant lui, après lui en avoir tant écrit. Elle me pria d'abord de faire sortir ma femme de chambre, parce qu'elle avoit quelque chose de très grande conséquence à me dire en particulier, Si-tôt que nous fûmes seules, à ce que je croyois, elle commença par me plaindre du mauvais choix que je faisois des gens que j'honorois de ma confiance & de mon amour.

Elle vit que ce mot m'allarmoit, & me pria d'écouter jusqu'au bout. Vous êtes jeune, Mademoiselle, poursuivit-elle; c'est la plus belle qualité que puisse avoir une personne de notre sexe quand elle est jointe à autant de beauté & d'esprit que vous en avez; mais c'est celle aussi qui donne plus de moyen de la tromper, parce qu'à cet âge, où l'expérience manque, on est rempli des illusions de l'amour propre qui persuade que tout est, & sera en effet comme on le desire. Vous avez cru être aimée de Sainville; vous lui avez abandonné votre cœur tout entier. Il seroit trop heureux s'il en connoissoit le prix, & c'est un bonheur

pour vous qu'il ne le connoisse pas, parce qu'il est tout-à-fait indigne de le posséder. Ne m'interrompez point, ajouta-t-elle, j'ai bien d'autres choses à vous dire de plus grande conséquence, & vous connoîtrez quand vous m'aurez entendue, qu'il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner le chagrin que je vous donne, en vous découvrant & vous prouvant par des témoins irréprochables, la vérité d'un secret que je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.

Cette morale & ce préambule, que je n'attendois pas d'une femme qui ne passoit, ni pour pédagogue, ni pour un exemple de vertu, m'obligèrent à lui donner toute l'attention dont j'étois capable dans la surprise où j'étois. Il y a plus de deux ans, poursuivit-elle, que Sainville s'est attaché à moi avec une obstination d'autant plus forte qu'il la cache à tout le monde à cause du mépris que j'ai pour lui; je sçais tous les tours de fourbe qu'il a faits à d'autres femmes, dont lui même s'est vanté à moi. Je ne le regarde que comme le plus dissimulé & le plus indigne de tous les hommes; Quelque bonne mine & quelques honnêtetés qu'il fasse à vos tantes, il n'y a rien d'injurieux qu'il ne m'en ait dit. Elles ont eu effectivement quelques affaires qui ont tourné à leur avantage: Il est certain que le bon droit étoit de leur côté, puisque la Jus-

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &c  
de Sylvie.

LIV. III.

CHAP.

XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

tice a été pour elles ; mais il m'a mille fois dit qu'il n'y avoit eu que la faveur qui leur avoit fait gagner leur procès. Epargnez-moi, Madame, poursuivit Sylvie, en s'interrompant elle-même, le reste de la narration de la Baronne qui regarde mes tantes, elle auroit mauvaise grace dans ma bouche ; contentez vous de sçavoir qu'elle me répéta tout ce qui avoit été dit contre elles dans les tribunaux, à quoi elle ajouta mille histoires scandaleuses qui n'ont aucun fondement, mais dont elle faisoit Sainville auteur, pour le perdre dans l'esprit de mes tantes qui écoutoient ce qu'elle me disoit ; cette perfide le sçavoit, mais elle n'en faisoit pas semblant : mes tantes ignoroient qu'elle sçût qu'elles fussent présentes, & furent extrêmement surprises d'entendre ce qu'elles entendoient, sur-tout comme venant d'un homme qui n'avoit jamais passé pour médifant ; elles ne se montrèrent pourtant pas, & voulurent voir à quoi aboutiroit la harangue de la Baronne, qui pour les rendre tout-à-fait irréconciliables avec Sainville, les déchira sous son nom de la manière du monde la plus cruelle.

Après en avoir dit tout ce qu'on pouvoit en dire de plus outrageant, elle retomba sur moi. Madame votre mère, continuat-elle, n'est pas plus exempte que ses sœurs de la fatyre de Sainville ; ses airs de dévotion ne sont à ce qu'il dit, que des hy-

pocrifies; mais c'est vous, Mademoiselle, qu'il attaque le plus fortement; il m'a dit que vous aviez fait auprès de lui les démarches les plus basses & les plus honteuses du monde, qu'il avoit feint de vous aimer pour voir jusques où vous pourriez vous porter; que sans doute vous iriez encore plus loin que vos tantes dans le pays des aventures, qu'il vous faisoit croire que son but étoit le mariage, mais qu'il avoit trop d'horreur pour votre famille pour s'y allier; & pour vous trop de mépris, pour vous confier son honneur.

Je n'ai point voulu croire tout ce qu'il m'a dit de vous, Mademoiselle, ajouta-t-elle, je l'ai toujours traité comme un fourbe; mais enfin il m'a convaincue. Il vint me dire avec empressement avant hier au soir qu'il sortoit de votre cabinet, où vous lui aviez donné rendez-vous, & où vous lui aviez paru la plus emportée de toutes les filles. Là dessus, Madame, cette fourbe me rapporta mot pour mot la conversation que nous avions eue, Sainville & moi; mais elle m'y attribuoit des paroles & me faisoit faire des actions qui ne me convenoient point: elle en fit un prétexte pour le mystère de la sortie par la chambre de la fille qui me fert. J'étois, Madame, dans un désordre & dans une confusion épouvantable: mais je n'étois pas au bout; l'état de compassion où j'étois ne fit qu'animer cette perfide, qui poursui-

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

vit en me disant qu'elle avoit soutenu à Sainville que tout ce qu'il lui avoit dit de moi étoit faux , mais que pour la convaincre qu'il ne lui avoit rien dit que de vrai, il lui avoit promis de lui apporter la lettre que je devois lui écrire, & qu'en effet, il la lui avoit apportée la veille. Que ce témoin convaincant l'avoit surprise au dernier point, qu'elle s'étoit servie de toute son autorité sur l'esprit de Sainville, pour lui ôter cette lettre des mains , en lui promettant de la lui rendre; mais qu'elle m'aimoit trop pour lui laisser une preuve si forte de mon attachement pour lui.

Après cela , elle tira de son sein cette fatale lettre ; & comme elle vouloit que mes tantes en fussent instruites, elle la voulut lire tout haut sous prétexte d'en admirer le stile, c'est pourquoi la surprise où j'étois ne me permit pas de l'en empêcher. Imaginez-vous, Madame, ce que je devins à cette lecture! il ne me resta de force que pour déchirer cette malheureuse lettre qu'elle me rendit: je me levai toute nue , pour en aller jeter les morceaux dans le feu , & voulus ensuite regagner mon lit : mais la vûë de mes tantes que j'aperçus derriere mon paravent me fit tomber évanouïe.

Je fus plus de trois heures sans connoissance, & lorsqu'elle me revint, je me trouvai entre deux draps entourée de ma mère, de mes tantes, & de cette perfide qui étoit restée.

Ma mère étoit instruite de tout; le regret de mes tantes étoit trop violent pour ne pas éclater dans le moment même.

Figurez - vous ce qu'elles pûrent me dire? la confusion où j'étois ne me permit pas d'ouvrir la bouche , & je n'expliquai mon désespoir que par mes larmes & mes soupirs.

La Baronne me fit assurer par mes tantes qu'elle ne sçavoit pas qu'elles fussent en ma chambre lorsqu'elle m'avoit parlé , & je le crus d'autant plus que je ne me figurois pas que cette femme eût eu le front de parler d'elles comme elle en avoit parlé si elle avoit cru en être entenduë. Je la remerciai du service qu'elle m'avoit rendu en me rapportant ma lettre , & en me désabusant , & je fus la première à la prier de se trouver le lendemain matin dans ma chambre pour m'aider par ses lumières à prendre mon parti sur la manière dont je devois me gouverner avec Sainville après son infame & indigne procédé.

Si on mouroit de douleur je n'aurois pas assurément passé la nuit qui suivit cette malheureuse aventure , sans expirer. Quelles réflexions ne fis-je point sur mon malheur! L'amour que j'avois pour Sainville vouloit prendre son parti dans mon cœur , parce qu'il me sembloit que je voyois de la contrariété dans ce qu'il avoit fait & dans ce qu'il m'avoit dit , & que je n'y reconnoissois point ce caractère de droiture & de sin-



LIV. III  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

cerité que j'avois toujours entendu louer dans lui? mais je regardai ces apparences de retour vers lui comme une nouvelle trahison de ma tendresse, le sacrifice me paroissoit certain, & c'est à quoi je m'arrétois.

Il me fut impossible de fermer l'œil, & l'agitation de mon esprit ne fut divertie que par l'arrivée de ma mère & de mes tantes dans ma chambre, qui me trouvèrent dans un état digne de leur compassion; aussi bien loin de redoubler leurs reproches, elles tâchèrent de me consoler. La Baronne arriva un moment après, & suivant le conseil qu'elles avoient tenu toutes quatre le soir précédent, ce fut elle qui me porta la parole; elle me parla dans les termes les plus obligeans du monde, & sur ce que je lui dis que mon dessein étoit d'aller cacher ma honte & mon désespoir dans le fond d'un convent, elle entreprit de m'en détourner, & y réussit.

Elle me fit comprendre que ce seroit encore redoubler la vanité de Sainville, & lui faire croire que ce seroit le seul dépit qui me feroit prendre ce parti, qu'outre cela étant fille unique, ma mère ne consentiroit pas à me voir Religieuse; qu'il falloit oublier Sainville & le mépriser encore plus qu'il ne me méprisoit; que ne pouvant rien prouver contre moi, puisque je ne lui avois jamais écrit que cette seule lettre, qui étoit brûlée, tout ce qu'il pourroit dire de notre intelli-

gence passeroit pour des impostures; que le seul parti qu'il y avoit à prendre étoit de me marier promptement, qu'elle avoit un parti en main qui me convenoit mieux que lui, puisqu'il étoit plus riche & mieux établi; que cet homme sçavoit que j'avois quelques égards pour Sainville; mais qu'il les avoit toujours regardés comme des amusemens d'enfant, que la vertu & le devoir dissiperoient en un moment; qu'elle ne lui avoit rien dit, & ne lui diroit jamais rien de la lettre que j'avois écrite à Sainville, & qu'elle m'avoit renduë, ni de ces engagements où j'étois entrée; que je pouvois compter sur un secret inviolable de sa part, & que de la sienne elle étoit certaine que Deshayes s'expliqueroit dès qu'il sçauroit que j'aurois rompu avec Sainville.

Je vous ai dit, Madame, poursuivit Sylvie, que ma mère & mes tantes avoient concerté ensemble le jour précédent ce qu'elles avoient à faire; ainsi la matiere étant disposée, ma mère qui se laissoit gouverner par ses sœurs, fut la première à donner sa parole pour Deshayes; mes tantes la secondèrent, & je n'osai ni ne voulus les en dédire. Deshayes qui en fut averti, vint dès l'après midi même me rendre visite: Il eut le privilège d'entrer malgré ma fièvre, & ce fut assez d'être autorisé de ma mère, pour s'en faire ouvrir la porte. Pendant huit jours que je restai au lit, & qu'il vint

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

continuellement me voir, je tâchai d'oublier Sainville, & de m'accoutumer à voir & à aimer son rival : je crus avoir gagné ces deux points sur moi, & ma résolution étant prise, je n'eus plus d'autre impatience que celle d'être en état de sortir de ma chambre, pour faire voir à Sainville tout le mépris que j'avois pour lui, & à Deshayes toute la complaisance qu'il pouvoit exiger de moi dans les engagements où nous étions.

Je réuffis ; Sainville me parut au désespoir des avances que je faisois en sa présence à son rival ; & comme je ne voulus point entrer avec lui dans aucune explication, ni lire ses lettres, il s'adressa vainement à Phénice pour me faire demander en quoi il étoit coupable, je crus que c'étoit l'effet de ses trahisons qu'il continuoit, & je fus la première à presser mon infortuné mariage.

Le contrat fut signé si-tôt que je fus en état de recevoir des visites avec bienséance. Je n'appris plus rien de Sainville, ni je ne le vis plus : son indifférence apparente m'anima encore contre lui ; j'avois néanmoins tort, Madame, parce que j'ai appris depuis qu'il étoit malade ; mais dans la situation où j'étois à son égard, j'aurois tourné contre lui tout ce qu'il auroit pû faire. Ses soins à me faire expliquer la quantité de lettres qu'il m'avoit écrites, & qu'on m'avoit dit qu'il étoit de mon honneur de lui renvoyer toutes cachetées, & que je lui ren-

voyai en effet, me paroïssent des suites de ses trahisons, & son absence me parut la confirmation du mépris & de l'indifférence qu'on m'avoit persuadé qu'il avoit pour moi.

Que puis je vous dire de plus, Madame? Le dépit & le désespoir m'ont jettée entre les bras de Deshayes; je crus me venger de Sainville, & je n'ai fait que le venger sur moi-même de la facilité à croire ce qu'on me disoit de lui, malgré mon cœur qui le justifioit. Quoi que ce soit le plus grand des malheurs qui puisse arriver à une femme qui a de la vertu que de se voir entre les bras d'un homme, le cœur tout rempli d'un autre, mon infortune ne s'y est pas borné. A peine ai-je été mariée que les manières de Deshayes, si opposées à la politesse de Sainville, ont commencé à me dégouter de lui. Je ne lui en ai pourtant jamais rien témoigné, & j'aurois supporté avec constance le malheur où je m'étois moi-même précipitée, si je n'avois en même tems appris la justification de Sainville, & qu'outre les fourberies que Deshayes m'avoit faites, il étoit absolument indigne de moi. J'avoüe, Madame, que les termes sont forts, & qu'ils ne s'accordent pas avec le respect qu'une honnête femme doit à son époux tel qu'il soit; mais, Madame, suspendez votre jugement, & ne me condamnez pas d'outrer les choses que vous n'avez entendu ce qui me reste à vous dire.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. III.

CHAP.  
XXXVI.Suite de  
l'Histoire de  
Sanville &  
de Syvie.

La Baronne étoit presque toujours chez moi ; c'étoit ma confidente & mon oracle. La tristesse dans laquelle j'étois abîmée ne me permettoit pas de voir d'autre compagnie ; je la regardois comme une parfaitement honnête femme, & sur ce pied-là je fus extrêmement surprise d'apprendre qu'elle venoit d'être arrêtée à ma porte & conduite à la Conciergerie, sans qu'on en sçût le sujet. J'étois à table dans ce moment avec Deshayes, à qui cette nouvelle causa une prodigieuse inquiétude : Comme il me parut dans une appréhension terrible, je fis tous mes efforts pour le rassurer ; mais il quitta brusquement la table, & sans dire un seul mot il monta à cheval sur le champ, quelques efforts que je fisse pour l'en empêcher. Quoique j'aye dit qu'il étoit à une maison de campagne, il est pourtant vrai que je n'ai jamais sçû où il étoit allé. Je fus à la Conciergerie pour parler à la Baronne, mais on refusa de me la faire voir.

L'emprisonnement de cette femme, le secret du motif, la défense de la laisser parler à qui que ce fût, & le prompt départ de Deshayes me causèrent une terrible peine d'esprit, qui fut encore augmentée le lendemain au soir que je reçus de sa part le billet que voici ; elle tira en même tems un billet qu'elle donna à la Marquise qui se lut.

BIL-

## B I L L E T.

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

*Mon départ a dû vous surprendre, mais quand vous en sçauvez le sujet, vous jugerez bien que j'ai dû vous le taire. Ayez soin de la Baronne, & lui rendez tous les services que vous pourrez; ne vous informez point où je suis, & si on vous le demande, dites que je suis à une de mes Terres en Province. Adieu: je suis tout à vous.*

DESHAYES.

Tant d'incidens coup sur coup, reprit Sylvie, & qui sembloient avoir quelque rapport ensemble, redoublèrent mon étonnement & mes soupçons, & je n'en fus retirée que trois jours après par d'autres sujets d'inquiétude & de chagrin. Je reçus un billet de la Baronne qui me prioit d'aller la voir seule, & qu'elle avoit de grands secrets à me communiquer. Je volai à sa prison, j'entrai où elle étoit, & nous fûmes enfermés à la clef. Quoique je ne me sentisse coupable en rien, j'avouë, Madame, que ces clefs & ces ferrures m'épouvantèrent. La Baronne me remit autant qu'elle put, en me disant que c'étoit la coutume de ces lieux-là, & en m'obligeant, pour me raffermir le cœur, à prendre un peu de biscuit & de vin d'Espagne.

Je vis bien qu'elle étoit faite à ces sortes d'aventures, mais je ne lui en dis mot, & outre cela, j'avois trop d'impatience d'en

Tome VI.

C

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

être dehors pour lui faire des complimens. Je me contentai de l'assurer de mes services, & j'ajoutai que je n'étois venue que dans la seule intention de sçavoir en quoi je pouvois lui être utile. Je lui appris que mon mari n'étoit point à Paris, & lui dis en même tems qu'il me l'avoit recommandée. Il a eu tort, dit-elle, de craindre ma langue, mais il a eu raison de me recommander à vous, puisqu'en effet mes intérêts sont les siens. En un mot, Madame, poursuivit-elle, ma vie est en danger; & si je la perds, la sienne n'est pas en sûreté.

Imaginez-vous, Madame, la surprise que ces terribles paroles me causèrent, elle est au-dessus de mes expressions. Ne vous effarouchez pas, Madame, continua-t-elle, je n'ai besoin que de protection; on ne m'a arrêtée que sur des ouï-dire & de foibles conjectures; j'ai été interrogée, & j'ai répondu juste, mais si on m'interroge encore peut-être me couperai-je. En ce cas il est certain que je périrai, mais je ne périrai pas seule, & votre Epoux me tiendra compagnie; c'est à vous à voir si vous voulez m'abandonner à mon malheur, ou si vous voulez faire agir vos amis. C'est Monsieur... qui m'a interrogée, & qui est mon Rapporteur, & c'est Monsieur le Président... qui est mon Juge. Ils sont tous deux parens & intimes amis de Sainville; il peut tout sur eux, & vous pouvez tout sur lui.

Moi, Madame, lui dis-je toute étonnée, je ne puis rien sur Sainville; vous sçavez qu'il ne m'a jamais aimée, & de votre propre confession il vous aime jusqu'à la fureur ainsi mon intercession ne vous est nullement nécessaire auprès de lui. Il suffit que vous lui fassiez sçavoir l'état où vous êtes pour qu'il vous en tire: du moins sur ce que vous m'en avez dit, je suis certaine qu'il fera tout pour vous sauver.

Il n'est plus tems de feindre, Madame, répliqua-t-elle; il n'est pas nécessaire que vous sçachiez ce qui me retient ici; mais vous allez sçavoir autre chose que la crainte de la mort m'oblige de vous dire, & qu'il est de votre intérêt de sçavoir.

J'admirois la hardiesse, ou plutôt l'effronterie de cette femme, qui sur le point de souffrir une mort infame parloit avec tant d'audace & d'assurance. Ce qu'elle me fit voir m'a parfaitement convaincue, que les gens à qui le crime ne fait point d'horreur, ont le secret de se faire un front incapable de rougir. Elle m'avoua avec une sincérité effrontée tout ce qu'elle avoit fait avec Deshayes avant mon mariage, & j'appris qu'ils avoient ensemble un commerce criminel depuis long-tems. Dispensez-moi, Madame, de vous dire jusques à quel point ils avoient poussé leur intrigue; contentez vous de sçavoir que la justice humaine les en auroit

LIV. III.  
CHAP.  
XXXVI.

Suite de  
l'Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.